

AU MUSÉE MUNICIPAL D'ART MODERNE

LA BIENNALE DE PARIS

LA V^e Biennale de Paris, au Musée Municipal d'Art Moderne, est depuis une semaine l'attraction de la capitale. 850 artistes représentant 54 pays y participent et l'on n'aurait qu'à se réjouir d'une telle universalité si, parmi nos voisins, la République Démocratique Allemande n'avait été une fois de plus oubliée.

La sélection effectuée par la plupart des jurys nationaux vise moins à montrer des œuvres d'une qualité indiscutable qu'à entrer dans le jeu de la Biennale en donnant sa chance à l'avant-garde. Cependant, l'avant-garde ne devrait pas être confondue avec la recherche de l'originalité à tout prix : c'est trop souvent le cas à la section française où le visiteur est accueilli par des chapelets de morceaux de sucre pendus au plafond et des mannequins dont le cœur bat à grand bruit (« Mécanisme très délicat, ne touchez pas S.V.P. », prévient une pancarte). Ces Trois grâces ont beau fonctionner à l'électricité, Vaucanson faisait bien mieux il y a deux siècles.

Toujours à la section française, parmi des dizaines de tableaux dépourvus d'intérêt, les œuvres de Helenon, Samuel Buri, Recalcati, Arroyo, Bonnier, Pineau sortent de l'ordinaire. Il

y a aussi Merkado et Anasse, sculpteurs; un dessinateur, nommé Gérardiaz et d'excellents graveurs, tels Glière et Chiou Ping Liao, auteur d'Écritureaux souhaitant le bonheur. On contemple avec plaisir les réalisations du groupe cinématique, les maquettes de théâtre, les projets de médailles conçus par le regretté Sklavos.

UNE fois de plus, c'est dans les travaux d'équipe que la France déploie le plus d'imagination et de talent. Le Déconditionneur d'Yves Liétar se présente sous forme d'un édicule monoplace à l'intérieur duquel une brève et intense thérapie audio-visuelle permet à l'homme contemporain de se relaxer. L'Espace dynamique en constant mouvement, de Gilles Lorrain, est limité par une enveloppe de volume destinée à abriter des expositions itinérantes, des meetings, des spectacles. L'Île de loisirs que François Druet rêve de construire dans une calanque méditerranéenne, comprend à différents niveaux, jardin, piscine, solarium, restaurant, discothèque et « un petit labyrinthe de repos ouvert à la vue des profondeurs ». Le Pulsopop, de Jacques Cham-
baud, est « une unité expéri-

mentale de loisirs, un complexe expérimental pour un centre urbain ». L'Univers polysphérique, de Jean-Pierre Malaussena, offre une architecture capable de s'adapter aux besoins et aux désirs des hommes pour devenir, au cœur de la cité, « le centre effervescent du spectacle spontané et permettre aux individus de retrouver le goût de l'imaginaire ».

Le sens élevé des responsabilités sociales, l'ambition de ces recherches font apparaître dérisoires les œuvres qui, çà et là au fil des salles, n'ont pour but que d'épater le bourgeois. Baudelaire notait que « l'amour du grotesque » et « l'horrible pour l'amour de l'horrible » dans les écrits d'Edgar Poe, provoquent « cette vague angoisse, cette peur prompte aux larmes et ce malaise du cœur qui habite les lieux immenses et singuliers ». Mais, ajoutait-il, « l'admiration est la plus forte, et d'ailleurs l'art est si grand ! ». Aucune admiration possible devant les « sculptures » scatologiques du Japonais Miki, maniaque des oreilles, ou les sacs de sable de l'Anglais Flanagan, car l'art en est absent.

Merkado : « Guerrier » (sculpture).



ICI la liberté de faire n'importe quoi n'importe comment est à peu près complète, mais il existe encore des gens qui refusent de succomber à cette tentation. On en jugera en découvrant les somptueuses métamorphoses de La Ville dans l'arbre, du Belge Jacques Chemay; les tapisseries aux tonalités rauques de Warsinski (Norvège); les compositions dynamiques de Sanchez (Pérou); l'imagerie d'inspiration populaire de Botero (Colombie); les abstractions vigoureuses de Rolandi (Uruguay); les personnages inquiets, dans une lumière féérique, de Aksoy (Turquie); les masques satiriques et cruels de Camara (Espagne); les étranges dessins de Hietanen (Finlande), qui font songer à des banquises, des aurores boréales; les scènes paysannes de Yakovlev et le buste expressif d'une jeune fille de l'Altai par Tchernov (U.R.S.S.); les compositions richement décoratives de Wiswanadhan (Inde); les sculptures massives, puissamment suggestives d'Iliesco-Kalineski (Roumanie); la belle matière pulpeuse des Blanchisseuses de Verrès (Hongrie); l'exubérance chromatique de la section sénégalaise; la démentielle et fascinante nature morte-catafrique en plastique noir et plexiglass de l'Anglais Michaël Sandle. Les travaux d'équipe étrangers sont malheureusement peu nombreux. Il ne faut pas manquer de voir les maquettes de Jardin anglais pour les usagers des autoroutes (Grande-Bretagne) et l'ambitieux Aménagement urbain de la future Prague (Tchécoslovaquie).

Le calendrier de la Biennale annonce une série de manifestations, concerts, projections de films de long et de court métrage, représentations théâtrales, colloques, etc., auxquels participeront des écrivains, des réalisateurs en renom, et bien entendu des artistes. Voilà de quoi attirer du monde jusqu'au 5 novembre. On n'a pas enregistré moins de 3.500 entrées dimanche dernier, nous disait Jacques Lassaigne, président de l'Association Internationale des Critiques d'Art et ordonnateur de toutes ces festivités.

Jean ROLLIN.

Manifestation Biennale et Internationale des Jeunes Artistes, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, avenue du Président-Wilson, Paris-8^e.